

Originalni naučni rad  
Primljen: 29. januara 2024.  
Prihvaćen: 13. marta 2024.  
UDK 821.133.1.09-3 Yourcenar M.  
821.163.3.09-3 Starova L.  
10.46630/phm.16.2024.12

**Elisaveta Popovska<sup>1</sup>**

Université « Sts. Cyrille et Méthode » de Skopje

Faculté de philologie « Blaže Koneski »<sup>2</sup>

Département de langues et littératures romanes

<https://orcid.org/0000-0002-8899-7188>

## LA FIGURE DE LA MÈRE DANS LES CHRONIQUES FAMILIALES DE MARGUERITE YOURCENAR ET DE LUAN STAROVA

Cette communication se veut complémentaire à notre étude précédemment publiée, traitant de la figure du père dans les chroniques familiales de Marguerite Yourcenar et de Luan Starova. Elle adoptera la même méthodologie comparative et examinera les représentations littéraires des deux mères dans ce qu'elles ont de semblable et de divergent. Notre analyse aura pour toile de fond une différence majeure, originelle et déterminante – la mère de Yourcenar appartenait à la bourgeoisie aisée belge tandis que la mère de Starova venait d'un milieu traditionnel et patriarcal albanais. Elle traitera également de la similitude, tout aussi déterminante pour l'évolution affective et intellectuelle de ces deux femmes – restées orphelines de mère depuis leur petite enfance, elles ont connu des « mères de substitution », des femmes de nationalité étrangère qui ont exercé une forte influence sur leurs formations. Ces figures féminines constituaient ce qu'on peut définir comme « la liaison germanique » pour la mère de Yourcenar et « la liaison italienne » pour la mère de Starova. Ces lignes de ressemblance et de divergence s'entrecroisent avec des positionnements romanesques divers que prennent les deux écrivains dans la présentation de leurs mères respectives et que cette étude tentera d'élucider: positionnement onomastique (les noms que les auteurs utilisent pour désigner leurs mères) ; positionnement chronologique (la retour en arrière dans l'évocation de leurs ascendances maternelles) ; positionnement documentaire (la façon dont ils se servent de « la poétique de la trace » pour conjecturer historiquement, par de véridiques dates et personnes, les événements et les personnages dans leurs romans).

*Mots-clés* : mère, roman généalogique, mémoire, universalisme, psychanalyse, exil

L'écrivain Luan Starova est l'auteur du cycle *La Saga Balkanique*, sorte de chronique romanesque d'une vingtaine de volumes dans laquelle il évoque l'histoire de sa famille qui s'est exilée de l'Albanie pour s'installer en Macédoine. Le destin d'émigrant a été imposé à ses parents par l'instabilité politique et les guerres qui ravageaient leur pays natal et les Balkans au cours de la première moitié du XXe siècle. Starova affirmait souvent que la trilogie familiale de Marguerite Yourcenar *Le Labyrinthe du monde* l'avait considérable-

---

1 e.popovska@flf.ukim.edu.mk

2 Cet article a été réalisé dans le cadre du projet *Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contact et en divergence* porté par l'Université de Niš en collaboration avec l'Université de Novi Sad, l'Université « Saints Cyrille et Méthode » de Skopje, l'Université de Banja Luka, l'Université d'Artois d'Arras, l'Université de Poitiers, l'Université de Zadar et l'Université de Wrocław.

ment inspiré pour son cycle. A maintes reprises, il témoignait un profond respect envers elle, la considérant comme une éminente écrivaine. Dans son essai intitulé « Marguerite Yourcenar et la tentation de l'éternité » (СТАРОВА 1995 : 247–249), Starova parle avec émerveillement de la façon dont Yourcenar parvient à faire communiquer le personnel avec l'universel au sein de son œuvre, et constate : « Yourcenar va encore plus loin dans sa quête d'une poétique de l'universel : elle recherche comment connecter l'homme actuel avec tout ce qu'il fut sans qu'il perde son équilibre dans l'espace et dans le temps, comment les paroles qui avaient servi à des milliers de générations peuvent maintenir leur fraîcheur génératrice et entrer en valence avec les nouvelles possibilités de la condition humaine » (Ibid. 248)<sup>3</sup>.

Les mères de Yourcenar et de Starova, toutes deux emblématiques de leur milieu et de leur époque, ont servi d'inspiration à leurs enfants pour l'écriture de romans généalogiques au fil desquels ils se lancent dans l'exploration de la vie de ces deux femmes ainsi que de l'ascendance maternelle. Le simple fait que ces écrivains aient entrepris ces œuvres à un stade avancé de leur âge, au cours du dernier tiers de leur carrière, témoigne de la profondeur de leur besoin de rendre hommage à leurs mères respectives, en en faisant l'un des piliers de « cet édifice immense du souvenir ».

### 1. Ressemblances et différences

À première vue, rien de plus divergent que les deux femmes qui proviennent des milieux culturels aussi éloignés que différents : Fernande, la mère de Yourcenar, appartenait à la bourgeoisie aisée belge tandis qu'Érvéhé, la mère de Starova, venait d'un milieu traditionnel et patriarcal albanais. Cette inscription originaire des mères dans deux traditions européennes très distinctes s'est montrée déterminante pour leur statut social, leur positionnement familial, leur structuration psychologique, en un mot, pour leurs destins respectifs. À cette première évidence spatio-culturelle s'ajoute une deuxième qui est de nature chronologique – les vies de ces deux femmes se sont déroulées dans des époques différentes ; ainsi, la mère de Yourcenar a vécu au cours du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle tandis que la mère de Starova, par la longueur de sa vie, a embrassé presque tout le XX<sup>e</sup> siècle. Évidemment, une telle distance dans l'espace et dans le temps se montre, tout au long de l'histoire de l'humanité, infime lorsque les femmes (pas toutes) s'assignent le rôle de mères, procréant par nécessité de s'accomplir émotionnellement et socialement, assurant de la sorte une continuité générationnelle.

Cependant, tandis que pour Fernande, la maternité relevait d'une décision personnelle, d'un vœu que son mari, selon les conventions bourgeoises, était censé lui exhausser, pour Érvéhé, mariée au sein d'une famille patriarcale, créer de la progéniture était un impératif dans lequel incontestablement se reflétaient le devoir conjugal et la volonté de Dieu. Au moment de son mariage, Fernande, descendante de propriétaires terriens, était une femme de trente ans, jouissant d'un héritage familial qui lui assurait une indépendance financière alors que son mari, lui aussi riche propriétaire de la Flandre française, s'était déjà réalisé en tant que père d'un fils lors de son premier mariage. Érvéhé se marie très jeune, dans un mariage préalablement arrangé par son propre père et le père

<sup>3</sup> Notre traduction en français de toutes les citations en langue macédonienne ou anglaise.

de son mari. Elle intègre ainsi une famille nombreuse où l'aîné(e) a toujours le dernier mot. Dans un tel milieu, le choix d'avoir des enfants ou non ne fait l'objet d'aucune hésitation puisque toute absence de progéniture est ressentie comme une grande détresse. Les inconvénients matériels et l'insécurité causée par la guerre ne sont jamais pris pour prétexte pour renoncer à avoir des enfants.

Yourcenar décide d'ouvrir sa trilogie familiale par le volume (*Souvenirs pieux* 1974) qui évoque l'ascendance maternelle et la vie de la mère décédée d'une infection suite aux couches par forceps qui ont permis venue au monde de la petite Marguerite. Le premier chapitre aborde l'accouchement dans les termes évoquant un véritable carnage et une atmosphère empreinte de la menace imminente de la mort. Immédiatement après, dans le deuxième chapitre, l'écrivaine opère un grand saut en arrière dans le temps, une sorte de « plongée dans son passé ancestral » (PROUST 1994 : 123) ; elle identifie des liens de parenté avec une noble famille qui résidait aux environs de Liège au XIV<sup>e</sup> siècle, constituant ainsi les ascendants maternels les plus éloignés dont Yourcenar ait pu trouver des traces dans les archives locales. Suivent la nomenclature et le tableau des ancêtres qui, au fil de l'Histoire, ont occupé des positions prestigieuses dans la société belge : seigneurs et fonctionnaires, châtelains et propriétaires terriens, industriels bourgeois et diplomates, intellectuels et écrivains. Dans cet arbre généalogique, les branches érudites voisinent celles marquées par l'analphabétisme, les femmes résignées partagent leur vie matrimoniale avec des maris adultères, les idées progressives de certains se heurtaient aux positions conservatrices des autres. Ces évocations des ancêtres plus ou moins éloignés prennent progressivement fin avec la reconstruction de la naissance, de la vie et de la mort de la mère Fernande.

Érvéhé, la mère de Starova, figure parmi les personnages les plus présents dès les premiers volumes du cycle balkanique. Grâce à son sens des responsabilités et à sa douceur, la mère est la plus méritante dans la préservation de l'unicité du foyer lors des pérégrinations. Luan Starova consacre intégralement au personnage de sa mère le neuvième volume de la Saga portant le titre « *Ervéhé : livre sur une mère* », paru en 2005<sup>4</sup>. Mariée à un intellectuel albanais, bibliophile et avocat, qui préférait le chemin de l'exil au conformisme social dans le contexte d'un gouvernement profasciste en son Albanie natale, la mère Érvéhé s'est assignée une mission dont l'avait dotée, croyait-elle fortement, Dieu lui-même – vivre pour faire vivre ses enfants. Toujours un peu retirée dans l'ombre de l'intellectualisme de son mari, tous les agissements d'Érvéhé avaient pour but suprême d'assurer la survie de sa famille face à la pauvreté, à la famine, aux persécutions politiques, au destin amer d'immigrant... Selon les propres confessions de Starova, consacrer un volume entier à sa mère était pour lui une façon de s'acquitter envers elle : « Depuis longtemps mûrissait en moi l'idée d'écrire un livre qui parlerait de ma Mère. Mais, il paraît qu'elle était toujours dans l'ombre de mon Père. Au début, selon une inertie bien incompréhensible dans la vie, j'avais hérité le même rapport inconscient qu'on cultivait au sein de notre famille envers la mère – qu'elle soit, par son propre choix, un peu dans le deuxième plan. Elle était très aimée, mais pas autant qu'elle le méritait, toujours conciliante, omniprésente, divine. Chaque fois qu'il le fallait, elle était avec nous, nous qui la laissions négligemment marcher à côté de nos vies accélérées » (СТАРОВА 2005: 5).

4 Луан Старова, *Ервехе. Книга за една мајка*. Скопје: Ѓурѓа; Куманово: Македонска ризница, 2005.

Évidemment, les temps des histoires évoquées dans ces deux romans divergent puisque les mères avaient vécu dans des époques différentes – Érvéhé naît au moment où meurt Fernande. En ce qui concerne le bien-être économique et social de même que le statut de la femme au sein de la culture et de la famille, les idées progressistes appartenaient plutôt à l'époque de Fernande bien que chronologiquement elle soit antérieure à celle d'Érvéhé. Toutefois, cette divergence n'est qu'apparente. En scrutant au-delà du cadre de l'insouciance matérielle et sociale dans lequel vivait la mère de Yourcenar, on constate qu'elle, tout comme la mère de Luan, était également soumise aux conventions dictées par la morale prédominante dans leurs milieux respectifs – la morale bourgeoise pour Fernande, la morale patriarcale pour Érvéhé.

Érvéhé est née dans une ancienne famille de notables de confession bektachite. Son père était préfet dans sa région natale au sud de l'Albanie, tout près de la frontière avec la Grèce. Certains de ses ancêtres avaient occupé des fonctions importantes sous l'Empire ottoman, étaient même des pachas. Cependant, en tant que femme, Érvéhé ne pouvait songer à une réalisation dans une carrière. Selon les normes de son milieu, la femme ne devait s'occuper que de la maison. Érvéhé avait une éducation assez fragmentaire, sans avoir le droit d'aller poursuivre ses études à l'étranger comme cela a été le cas pour ses frères. Son mariage était arrangé par la famille et elle a vu son mari pour la première fois le jour des noces. Heureusement, ce jeune homme instruit lui plaisait et devient vite l'amour de sa vie. Elle a donné naissance à plusieurs enfants dont cinq ont survécu grâce à sa combativité face aux tourbillons de la grande Histoire dont elle était témoin directe : les guerres balkaniques, la Première et la Deuxième guerre mondiale, la naissance et la chute du stalinisme et du communisme dans les Balkans... C'est sans remettre en question et considérant cela comme normal, qu'Érvéhé accepte son abnégation, cette dimension sacrificielle que la tradition et les coutumes imposent à la femme balkanique.

Fernande est, elle-même, née au sein d'une nombreuse famille, dans un château d'un riche domaine près de Namur. Cadette de sept frères et sœurs, elle appartient à une classe sociale où les corrects mariages se cuisinent longuement « en vue de l'exact rapport des portefeuilles et des biens fonciers » (YOURCENAR 1974 : 270). L'éducation, surtout des fillettes, jusqu'à leur départ au pensionnat tenu par religieuses, relève de la responsabilité des gouvernantes et des bonnes ; outre l'alphabétisation et les connaissances basiques, les filles sont également censées apprendre l'art de l'aiguille et de la broderie. Fernande poursuit son éducation dans un pensionnat religieux à Bruxelles, avec un intérêt mitigé et une grande variation des notes. Cela lui importait peu puisque, de toute façon, elle n'était pas destinée à une carrière de fonctionnaire ou de grande voyageuse comme le montrent certains exemples parmi les membres masculins de sa famille. Après le partage de l'héritage entre les sœurs et les frères, Fernande déménage à Bruxelles, dans une demeure près du quartier aristocratique. Mais, l'ancienne bourgeoisie terrienne à laquelle appartenait Fernande ne pouvait rivaliser avec la jeunesse dorée bruxelloise en matière de la vie sociale. Ayant peu de relations dans les milieux mondains de la grande ville, elle est rarement reçue et ne reçoit jamais. Ce qui la rend peu visible en tant que candidate pour le mariage, d'autant plus que les sages arrangements qui ont prévalu pendant des générations ne correspondent plus à son goût naissant pour l'indépendance. C'est avec mélancolie qu'elle s'approche de la trentième année de sa vie, lorsqu'elle reçoit de la part d'une vieille

amie de la famille, la baronne V., l'invitation de passer les fêtes de Pâques dans sa villa au bord de la mer. Il s'agit d'une manœuvre de marieuse bienveillante qu'accomplit la baronne puisque, parmi les invités dans sa villa, il y aura Michel, un Français quadragénaire et veuf depuis peu de temps. Il sera le futur mari de Fernande et le père de Marguerite. Évidemment, dans cette société aisée du tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, les unions arrangées menant à des mariages de convenance, sont non seulement bien perçues, mais également encouragées. Aussitôt les fiançailles déclarées, le couple part en voyage ; et, ce qui n'était pas étonnant à cette époque pour une classe qui vit confortablement grâce aux rentes et héritages, leur voyage à travers le vieux continent durera presque trois ans avec de brefs pauses pour visiter les membres de la famille en Belgique ou le domicile en France et pour se marier selon les bonnes conventions bourgeoises. Ils goûtent pleinement la douceur de vie dans une Europe pacifiée de la Belle Époque. Le temps de l'immobilisation commence avec la grossesse de Fernande.

Le récit dans ces deux romans agence de différentes manières les événements de l'histoire familiale. Chez Marguerite Yourcenar le temps du récit ne coïncide pas avec le temps de l'histoire – le récit commence par la mort de Fernande, c.-à-d. par la fin de l'histoire. Le renversement chronologique se double par un renversement généalogique. Yourcenar pousse aussi loin que possible l'évocation de l'ascendance maternelle, autant que les documents/traces fiables le lui permettent. La présentation de cette généalogie s'opère par un constant va-et-vient dans le temps, dans un jeu d'analepses et de prolepses, de réminiscences et d'annonces des événements ultérieurs. Pour mieux conjecturer la vie de ses ancêtres dans la réalité, Yourcenar évoque des événements caractéristiques de leur époque. Ainsi, elle nous raconte comment le château stratégique de ses trisaïeux fut occupé par les révolutionnaires français et c'est de là que Saint-Just rédigea la plupart de ses rapports et de ses lettres adressées à Robespierre. Pour Yourcenar, c'est l'occasion de se lancer dans des considérations historiques et sociologiques sur le destin de collaborateur fidèle de Robespierre, sur la Révolution, sur la Terreur, sur les événements du 9 Thermidor... Comme elle dit d'un ton goguenard, elle aimerait même imaginer un sentiment tendre entre le beau Saint-Just et sa trisaïeule, mais le bon goût l'en dissuade (Ibid. 108).

La linéarité et le strict agencement chronologique est davantage la caractéristique du récit de Starova – la naissance de la mère est évoquée au début et le texte se clôt avec sa mort. Cependant, comme certains épisodes importants de la vie de la mère sont régulièrement évoqués dans les autres romans du cycle balkanique de Luan Starova, ceux-là fonctionnent en tant que mises en abîme, nous rappelant ainsi de la place honorable que la mère occupe dans la vie du fils narrateur. Cette dispersion des biographèmes de la mère Érvéhé à travers presque tous les romans de la *Saga balkanique*, produit un effet de kaléidoscope où ces mêmes éléments se regroupent, à chaque nouvelle occurrence, en images différentes. Cela permet d'aborder la figure maternelle sous des angles différents – elle est perçue soit par les yeux du fils, soit par les yeux de son mari, soit elle donne sa propre vision des choses. La remémoration du narrateur ne va pas au-delà des trois générations les plus récentes : les enfants, les parents et les grands-parents, et n'embrasse que la durée d'un siècle – de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Les ancêtres maternels plus éloignées dans le temps ne sont que brièvement mentionnés (et non pas nommés) en tant que notables occupant de postes importantes dans l'administration osmanli. Confrontée

aux turbulences historiques secouant les Balkans, la mère Érvéhé a développé un instinct infallible de lutte pour la préservation de sa famille. Ses actions reflètent sa bonté et sa naïveté en tant que personne qui ne se mêle pas directement aux affaires politiques. Cependant, elle est intuitivement guidée par un instinct qui lui permet de repérer de quelle direction soufflent les vents du danger. Ainsi, au cours de 1948, qui est l'année de la brouille entre Staline et Tito, la police a fait irruption dans la maison des Starova au milieu de la nuit, à la recherche des portraits de Staline. La famille en possédait un qui été accroché à côté de celui de Tito car, jusqu'à la veille même, ne pas honorer Staline en tant que grand ami de la Yougoslavie communiste pouvait entraîner des années de baigne. Quelques heures avant l'arrivée de la police, la Mère avait décroché les portraits pour les dépoussiérer et ne les avait pas encore remis en place au moment de la rafle. Elle avait une fois de plus, inconsciemment, ou plutôt intuitivement, sauvé la famille, en particulier son mari qui risquait d'être déporté pour avoir vénéré Staline.

La plus grande similitude réside dans le fait que les deux femmes sont restées orphelines de mère en bas âge. Sur Fernande pèse le destin fatal qu'ont connu sa mère et sa grand-mère maternelle, mortes peu après leurs délivrances. Si cette tragédie avait retardé la décision de Ferdinande de devenir mère, elle ne l'avait pas complètement éteinte. Plus de deux ans après leur mariage, Fernande exprime à Michel son désir de devenir mère. Il ne voulait pas contrarier sa femme par principe puisque, selon lui, toute femme a le droit de se réaliser en tant que mère. Cependant, il ne pouvait pas échapper au sentiment qu'un tel vœu signifie se plier davantage aux conventions. Comme remarque ironiquement Yourcenar, sa mère était séduite par cette vision petite bourgeoise de la maternité puisque, pour Fernande,

« La maternité était la partie intégrante de la femme telle que la dépeignaient les lieux communs courant autour d'elle : une femme mariée se devait de désirer être mère comme elle se devait d'aimer son mari et de pratiquer les arts d'agrément. [...] En somme, l'enfant consacrerait la pleine réussite de sa vie de jeune épouse, et ce dernier point n'était peut-être pas sans compter pour Fernande, mariée assez tard, et qui [...] venait d'avoir trente et un ans » (YOURCENAR 1974 : 25-26).

La mère d'Érvéhé est décédée en couches et la petite fille grandissait dans la maison paternelle en compagnie de sa belle-mère et de ses frères et sœurs de second lit. Mais, elle se sentait plus à l'aise lorsqu'elle séjournait chez les siens de l'autre côté de la frontière, en Grèce, tout d'abord à Jannina, puis à Thessalonique. C'est dans cette dernière ville qu'elle a passé une période assez considérable de sa puberté, auprès de son oncle qui était médecin et de sa tante Clémentine qui était d'origine italienne. La jeune fille a été éblouie par le charme et la splendeur internationale de Thessalonique, ville bouillonnante où se mêlaient des personnes de différentes nations, groupes ethniques, races, classes, confessions... Érvéhé a trouvé en sa tante Clémentine une mère de substitution puisque celle-ci l'a accueillie chaleureusement dans sa maison, l'a traitée avec bienveillance et amour, s'est occupée de son éducation et s'est préoccupée de son destin de jeune fille balkanique promise à être reléguée au second plan dans les foyers traditionnels. La petite Érvéhé adore sa tante et parlera toujours avec émotion de cette « vraie dame » et de son énorme chapeau blanc, « le couvre-chef le plus imposante qu'elle eût jamais vu » (STAROVA 1998 : 118). C'est sur l'initiative de Clémentine qu'Érvéhé a été inscrite à l'école de jeunes filles dirigée

par les religieuses de la mission lazarisite à Thessalonique. Bien que de confession musulmane, elle a été très bien accueillie dans cette école catholique qui lui a inculqué l'esprit de cosmopolitisme et de philanthropie, tout en l'initiant à la langue française. Elle tenait sa bonne connaissance de la langue italienne de sa tante et celle de la langue grecque de ses nombreux parents en Grèce. Cependant, cette formation bénéfique a été interrompue ; Érvéhé a dû retourner en Albanie à l'appel de son père – les temps étaient instables et les entremetteurs qui s'intéressaient à la jeune fille devenaient nombreux. Érvéhé ne retournera jamais en Grèce et ne reverra plus jamais sa tante. Mais, elle reste toute sa vie très attachée à sa « liaison italienne ». Elle ne cesse pas de penser à cette femme qui lui a prodigué des égards maternels, et qui était l'incarnation même de l'Italie, ce pays merveilleux qui sollicitait l'imagination de la jeune fille. Son rêve de visiter l'Italie s'accomplira à peu près vingt ans après son mariage. Son rêve de visiter l'Italie s'est concrétisé lors d'une sorte de lune de miel tardive, au cours des années trente du XX<sup>e</sup> siècle. Érvéhé a eu l'occasion de visiter Rome et quelques autres villes italiennes, ce qui a été le seul voyage à l'étranger qu'elle ait réalisé avec son mari.

Fernande est la dernière d'une fratrie d'une dizaine d'enfants auxquels a donné naissance sa mère Mathilde. Tout comme Érvéhé, Fernande n'a gardé aucun souvenir de sa vraie mère. Sa mère de substitution était sa gouvernante, une Allemande de nom Marguerite que toute la maisonnée appelait la Fraulein. La mère de Fernande avait insisté pour que la gouvernante de ses enfants soit Allemande, étant passionnée de la culture germanique et souhaitant que ceux-ci apprennent parfaitement l'allemand. La Fraulein était le bras droit de Mathilde, accomplissant simultanément les rôles de gouvernante, d'éducatrice et d'intendante. Après la mort de Mathilde, la Fraulein avait continué à remplir ces fonctions selon les directives de Madame et agissait en toute chose conformément au goût de la défunte. « Cette personne austère, au corsage brodé de jais, mais douée d'une sorte d'innocence et de jovialité germaniques, avait tenu lieu de mère à Fernande, privée de la sienne dès son bas âge » (YOURCENAR 1974: 14). La Fraulien modelait Fernande surtout en matière de religiosité et était sa confidente. Elle continua à seconder Fernande après son déménagement à Bruxelles et l'accompagnait lors des deux voyages en Allemagne entrepris par la jeune femme : le premier lorsqu'elle était encore célibataire et le second, une sorte de voyage pré-nuptial, réalisé avec Michel. La Fraulien était au chevet de Fernande au moment où celle-ci a rejoint ses aïeules maternelles dans leur sort de mortes en couches.

## 2. Les enfants écrivains vis-à-vis leurs mères

Fernande est décédée au moment où elle devenait mère, tandis qu'Érvéhé est morte en un âge avancé. La mère de Yourcenar n'a pas eu la chance de voir sa fille grandir et devenir une écrivaine mondialement connue ; en revanche, la mère de Luan a eu la chance de lire le premier roman de son fils publié en 1992<sup>5</sup> et meurt peu après. Les positionnements que ces deux écrivains adoptent dans la représentation romanesque de leurs mères diffèrent en raison de la présence physique distincte de ces femmes dans leurs vies. Si l'on s'appuie sur la classification des types de mémoire familiale qu'en fait la sociologue

---

5 *Les livres de mon père/Татковите книги*. Скопје: Македонска книга, 1992.

Anne Muxel (2002), on peut constater que Yourcenar et Starova mettent en œuvre divers procédés de remémoration dans la construction des personnages des mères. Yourcenar se sert plutôt de la *mémoire archéologique* qui situe le sujet « dans la profondeur généalogique et dans le contexte historique » (MUXEL 2002: 15), tandis que Starova opère plutôt avec la *mémoire référentielle* insistant sur les « principes, exemples, modèles de croyance et de comportement mis en valeur par la famille » (Ibid. : 17). Toujours selon Muxel, ces deux types de mémoire, outre la *fonction de transmission* qui leur est commune, s'associent à des fonctions distinctes : la *fonction de réviviscence*, liée à l'expérience affective et au vécu personnel, semble être beaucoup plus opérationnelle dans l'œuvre de Starova. Sa mémoire, basée sur le souvenir personnel, évoque avec émotion des épisodes qui dépassent rarement les vies de ses grands-parents. Chez Yourcenar, c'est la *fonction de la réflexivité* de la mémoire qui est mis au premier plan car elle se lance dans la (re)évaluation critique du passé. Elle analyse sévèrement l'histoire familiale et en fait une interprétation intellectualisée. Ce qui est évident, c'est son effort de distanciation par rapport aux prédécesseurs dans le sens de l'adoption d'un ton neutre et non-affectif dans leurs présentations.

Ses différents positionnements romanesques se reflètent dans la façon dont les deux écrivains dénomment leurs mères dans leurs œuvres. Starova ne désigne presque jamais sa mère par son nom propre – il la qualifie plutôt par la fonction qu'elle occupait dans la famille et la nomme Mère, la Mère, ma Mère. Yourcenar n'utilise presque jamais de qualificatif maternel pour désigner Fernande – elle l'évoque toujours par son prénom, comme s'il s'agissait d'une étrangère (ce qui n'est pas complètement faux étant donné qu'elle n'a jamais connu d'affection de sa vraie mère). Mais, au lieu de s'affliger de son destin privé d'amour maternel, Yourcenar nous surprend par une déclaration qui résonne presque brutalement dans sa sincérité :

« Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendu, que la perte prématurée d'une mère est toujours désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente. Dans mon cas, au moins, les choses tournèrent autrement. [...] Tout porte à croire que je l'aurais d'abord aimée d'un amour égoïste et distrait, comme la plupart des enfants, puis d'une affection faite surtout d'habitude, traversée de querelles, de plus en plus mitigée par l'indifférence, comme c'est le cas pour tant d'adultes qui aiment leur mère. Je n'écris pas ceci pour déplaire, mais pour regarder en face ce qui est » (YOURCENAR 1974 : 66-65).

Yourcenar parsème son texte de semblables remarques, subtilement ironiques à la manière de Flaubert, dans leur volonté d'être objectifs et privés de toute affection. Pour résister à toute tentation de s'attendrir sur ces individus dont elle porte les gènes, elle adopte une stratégie prudente : aller le plus loin possible dans l'évocation de ces ancêtres – jusqu'aux temps antiques pour la lignée maternelle, jusqu'à la nuit des temps pour la lignée paternelle. Par cette approche archéologique, Yourcenar fait surgir les fantômes de la famille afin de « marquer son affiliation dans l'épaisseur d'un destin collectif » (MUXEL 2002 : 15).

Cette inscription dans le protoplasme humain primordial, instrumentalisée en stratégie narrative par Yourcenar, a connu deux interprétations de la part des connaisseurs de son œuvre. Selon la première interprétation, une telle attitude reflète la philosophie universaliste de Yourcenar concernant l'origine unique des souches : les générations

retrouvent leurs racines dans un seul réseau capillaire de matière humaine qui forme les ramifications génétiques. Cette approche philosophique dans l'examen de l'évolution des arbres généalogiques fait que Yourcenar se sent enfant du monde, de l'univers, du cosmos, plutôt que comme l'enfant de Fernande. Cette attitude nous renvoie à une certaine idée du temps que se fait Yourcenar et « dont la particularité serait sa nature circulaire et élatique et la présence de la réalité cosmique tout entière, même dans l'élément le plus petit et, apparemment, le plus insignifiant du récit » (CAVAZZUTI 2003 : 172). D'après cette conception du temps « les jours, les années, les siècles, la temporalité, tout ce qui est transitoire ne serait que la surface superficielle et caduque d'une couche profonde et immobile qui reste toujours égale à elle-même. Unicité et immobilité du temps dans sa substance profonde ; circularité et substantielle identité, malgré la variété des époques... » (Ibid. : 180). En effet, Yourcenar a été adepte de la doctrine bouddhiste selon laquelle tout est en liaison avec tout, tout peut se reconnaître en tout, dans une éternelle circularité de la matière et de l'énergie. Évidemment, il n'est pas surprenant qu'elle ait choisi comme épigraphe des *Souvenirs pieux* un Koan zen, sorte d'aphorisme bouddhiste qui exhorte à la méditation : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ? ».

La deuxième interprétation de cette posture d'indifférence que favorise Yourcenar à l'égard du personnage de sa mère concerne la critique psychanalytique, un type d'exégèse résolument rejetée par l'auteure de son vivant. Les connaisseurs qui pratiquent l'approche psychanalytique prennent pour leitmotiv cette observation d'André Green : « Grattons cette surface et nous retrouvons, derrière la négation de l'angoisse, l'angoisse, derrière la dénégation du deuil, le deuil » (ALLAMAND 2004 : 7). Cette nouvelle lecture des récits généalogiques de Yourcenar émane des théoriciennes américaines dont les analyses mêlent la psychanalyse, la déconstruction et le féminisme. Dans ses interprétations psychanalytiques, Carole Allamand observe particulièrement le phénomène de dénégation chez Yourcenar et l'inscrit dans le domaine inconscient de l'écriture de celle-ci ; la théoricienne prend pour point de départ la définition que donne Freud à la dénégation comme « un processus de défense par lequel le sujet refuse d'accepter des sentiments inconscients en les niant après les avoir formulés » (ALLAMAND 2004 : 12). Selon Allamand, il y a une évidente contradiction entre

« ...cette prétendue indifférence pour la mère et le geste de lui consacrer tout un volume de son autobiographie ; entre la fustigation de la famille, entreprise narcissique et petite-bourgeoise, et la passion généalogique qui préside à la composition de *Labyrinthe du monde* » (Ibid. : 13).

On suppose que Yourcenar, au moins inconsciemment, a été profondément affectée par le fait que sa naissance a coûté la vie à sa mère bien que l'auteure s'obstine « toujours à nier le traumatisme qu'a constitué pour elle la mort [de] sa mère » (PROUST 1997 : 30). Le premier chapitre de *Souvenirs pieux* porte étrangement le titre « L'accouchement », là où l'on s'attendrait plutôt à un chapitre intitulé « La naissance » puisqu'il commence par raconter la naissance de la fille et se termine par la mort de la mère. Évidemment, par un tel choix du titre, Yourcenar met l'accent sur la mort, et non pas sur la vie. Pourquoi ? Selon Allamand

« ...la mise en scène de la mort de la mère n'est [...] pas séparable d'un matricide symbo-

lique, dans lequel se lit aussi l'expression de la culpabilité d'un sujet dont la naissance a causé la mort. Après tout, on sait bien qui ne peut s'empêcher de retourner sur 'le lieu du crime'... » (ALLAMAND 2004 : 14).

Le titre « L'accouchement » du premier chapitre reconstitue, en effet, le point de vue de Fernande sur la naissance de sa fille. C'est ainsi que Yourcenar remplit la place vide d'où elle espérait pouvoir être contemplée par sa mère, traduisant ainsi son désir d'être regardée par sa mère. Il s'agit de la faire parler, de lui donner du corps, de la faire revivre – de la reconstruire plutôt en personne qu'en personnage (Ibid. : 86). Inconsciemment ou non, le fait même que Yourcenar ramène au monde sa mère dans un livre, nous parle de son intention de réparer, de recoudre quelque chose... D'ailleurs, c'est justement dans les *Souvenirs Pieux* qu'elle avouait : « ...aujourd'hui, toutefois, mon présent effort pour ressaisir son histoire m'emplit à son égard d'une sympathie que jusqu'ici je n'avais pas » (YOURCENAR 1974 : 66).

Le ton adopté par Luan Starova dans l'évocation de sa mère est plein de douceur et de piété. Érvéhé est son héroïne de tous les temps, sa valeur suprême, le modèle à suivre quant aux qualités morales et humaines. L'écrivain l'érige en symbole de femme/mère balkanique affirmant que : « Durant sa vie, elle devait faire face à toutes les contradictions de l'histoire balkanique, qu'elles soient éthiques, religieuses, linguistiques, traditionnelles ou de tout autre nature. Réconcilier les différences était son destin, pensa-t-elle » (СТАРОВА 2005 : 8). Selon la théoricienne macédonienne Elizabeta Šeleva, l'expérience traumatisante de l'exil vécue par la famille de Luan Starova revêt la dimension d'une mémoire transgénérationnelle qui se perpétue d'une création littéraire à une autre (*Trauma - Generations - Narrative* 2020). Le retour du « moi » en tant que narrateur, que Šeleva détecte chez plusieurs écrivains de l'ex-Yougoslavie qui ont connu le destin de réfugiés et qui publiaient au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, est motivé par la volonté d'une réunion narrative et compensatrice de la parenté dispersée. Cette nouvelle opportunité créative amène à dépasser l'événement traumatisant (la perte du pays natal ou des proches), la douleur, la révolte, la vengeance

« ...par le choix d'une autre perspective, cette fois-ci fondée sur une approche constructive (au lieu de l'impuissance et de la lamentation) de la part de la victime. De la sorte, le rôle de la remémoration et du témoignage pour les familles d'émigrants et de réfugiés, de même que pour leurs membres créatifs, est perçu comme une compensation subtile – elle accorde du prolongement au continuum perdu et sauve la fondamentale évidence identitaire » (ŠELEVA 2020 : 306).

Toujours selon Šeleva, ces traumatismes sont moins personnels (pour l'auteur) que collectifs, transgénérationnels ; ils ont été transmis, délégués aux générations suivantes. Cette blessure génère continuellement de la créativité, plus de soixante-dix ans après les événements traumatisants que l'Histoire a incrustés dans la vie des membres de la famille de Starova. « L'écriture contribue énormément à la visibilité des réfugiés, de leurs histoires, de leurs vies, de leur version de la vérité et de l'Histoire » (Ibid. : 313). La mère de Starova est physiquement présente dans la vie de son fils, mais elle n'est pas moins silencieuse que Fernande. Érvéhé ne se plaignait jamais, ne lamentait jamais sur quoi que ce soit. Elle a fait du silence son abri, une sorte de bouclier pour amortir les coups du

destin pour qu'ils ne soient si fortement ressentis par ses enfants. Sa retenue, sa modestie, sa compassion pour autrui étaient sa langue qui se réalisait dans le silence. Chez elle, les mots retenus coïncidaient avec les larmes retenues. C'est pourquoi Luan décide, à travers son œuvre, de donner de la voix à sa mère, de la faire parler pour finalement faire couler ses larmes. Pour finalement soulager la famille du poids du silence, faire lire au monde le traumatisme de ceux qui ont été fragmentés suite à la rupture avec les terres natales. Rassembler ainsi toutes les pièces dans une narration qui est une forme de témoignage, écrire pour s'acquitter envers ceux dont les souffrances étaient le gage d'un meilleur avenir pour les générations suivantes.

\*\*\*

Bien que Yourcenar et Starova partent de motifs différents dans la construction romanesque des figures de leurs mères, ce qui résulte de différence de tons dans l'évocation de celles-ci, leurs créations représentent à titre égal des monuments littéraires érigés en honneur de ces femmes. Le travail de remémoration se montre une quête identitaire qui est tournée vers le passé mais réalisé au présent avec des retombées pour l'avenir. Par cette interaction entre la subjectivité individuelle et la norme collective familiale, chacun de ces deux écrivains cherche à se positionner par rapport à la famille et, en même temps, à s'en distinguer pour forger son propre identité sociale, intellectuelle, littéraire... L'écriture mémorielle pour ces deux écrivains est une manière de donner du sens non seulement à ce qui fut, mais aussi à ce qui est, donner du sens à leurs propres vies.

### Bibliographie

- ALLAMAND 2004 : ALLAMAND, Carole. *Marguerite Yourcenar : une écriture en mal de mère*. Paris : Imago, 2004
- CAVAZZUTI 2003 : CAVAZZUTI, Maria. « L'enfance de Marguerite : le dedans et le dehors ». *Marguerite Yourcenar et l'enfance*. Tours : SIEY, 2003
- MUXEL 2002 : MUXEL, Anne. *Individu et mémoire familiale*. Paris : Nathan, 2002.
- PROUST 1994 : PROUST, Simone. « La conception bouddhique de l'universalité et le projet autobiographique de Marguerite Yourcenar ». *L'Universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*. Vol 1. (dir. M. J. Vázquez de Parga ; R. Poignault. Tours : SIEY, 119 – 135.
- PROUST 1997 : PROUST, Simone, *L'autobiographie dans « Le Labyrinthe du monde » de Marguerite Yourcenar. (L'écriture vécue comme exercice spirituel)*. Paris : L'Harmattan, 1997.
- СТАРОВА 1995 : СТАРОВА, Луан. *Француски книжевни идеи (XX век)*. Скопје: Наша книга, 1995.
- ŠELEVA 2020 : ŠELEVA, Elizabeta. “Transgenerational Trauma of Balkan Exile: Postmemory of Family Dislocations in Novels of Luan Starova and Kica Kolbe”. *Trauma – Generationen – Erzählen / Trauma - Generations – Narrative* (eds. Y. Drosihn, I. Jandl, E. Kowollik). Berlin: Frank & Timme, 303 – 319.

### Sources

STAROVA 1998 : STAROVA, Luan. *Les livres de mon père*. Paris : Fayard, 1998.

СТАРОВА 2005 : СТАРОВА, Луан. *Ервехе. Книга за една мајка*. Скопје: Ѓурѓа; Куманово: Македонска ризница, 2005.

YOURCENAR 1974 : YOURCENAR, Marguerite. *Souvenirs Pieux*. (coll. Folio). Paris : Gallimard, 1974.

Елисавета Поповска

## ЛИК МАЈКЕ У ПОРОДИЧНИМ ХРОНИКАМА МАРГЕРИТ ЈУРСЕНАР И ЛУАНА СТАРОВЕ

### *Резиме*

Овај истраживачки рад представља својеврсни наставак раније објављеног рада у којем смо аналитички разматрали лик оца у породичним хроникама Маргерит Јурсенар и Луана Старове. И овде, једнако, примењујемо компаративни метод у аналитичком разматрању књижевних представа лика две мајке, поредећи их у ономе у чему су сличне, као и у ономе што их разликује. Наша анализа полази од једне основне, изворне и пресудне разлике, а која се састоји у следећем: мајка Маргерит Јурсенар припадала је белгијској имућној буржоаској класи, док мајка Луана Старове долази из албанске традиционалне и патријархалне средине. У нашем аналитичком разматрању једнако ћемо подвући и сличности које су биле одлучујуће у емоционалном и интелектуалном развоју две жене: изгубивши мајку у раном детињству и поставши тако сирочад, обе су добиле као замену за мајку жену странкињу која је имала јак утицај на њихово васпитање и образовање. Ове женске фигуре, које су им замениле мајку, представљале су, да тако то дефинишемо, „германску везу” – у случају мајке Маргерит Јурсенар, и „италијанску везу” – у случају мајке Луана Старове. Поменуте сличности и разлике се преламају с разноликим романескним приступима које у уметничком дочаравању лика мајке заузима двоје књижевника, а што овај истраживачки рад настоји да расветли: ономастички ниво (имена која ово двоје књижевника дају својим мајкама), хронолошки ниво (враћање у прошлост кроз оживљавање успомена на породичне судбине јунакиња), документарни ниво (примена „поетике трагова”, како би се, навођењем проверених чињеница и именовањем стварних личности, историјски реконструисали догађаји и ликови описани у роману.

*Кључне речи:* мајка, родословни роман, сећање, универсализам, психоанализа, егзил